

21 janvier 2003
MOUVEMENT.NET
de Gérard Mayen

« Les week-ends de la programmation *Faits d'hiver* se seront suivis sans se ressembler. On vient de quitter le Théâtre du Lierre tout ragailardi - c'est tout à fait le mot, à propos d'une soirée très mecs (...).

La surprise est surtout venue de Thomas Lebrun (...). Sa nouvelle pièce, *Le show*, est cosignée et montrée en duo aux côtés de Foofwa d'Imobilité (celui-ci avec un étonnant parcours dans la compagnie de Merce Cunningham). Elle commence par une danse de cet ancien acabit, toute d'application dans ses modulations légères de fléchis et petits ronds de jambes, fugaces arabesques et suspensions délicates, dans une impeccable tunique blanche flottante.

Et puis ça déménage. La vidéo d'abord, mais décalée avec sobriété. D'ailleurs on y devine la statue de la Liberté. Devinette... Dans ses parages à l'image est longuement tapotée, en rythme, une masse opaque, dont on se doute peu à peu - affaire de son, de consistance, de transmission de pensée, allez savoir... - dont on se doute donc qu'il pourrait bien s'agir d'un quartier de viande. Un rap déphasé s'installe alors sur scène. Il sonne aigrement en ces heures de menace économique sur le statut des artistes. Il dit, entre autres :

*Cher, très très cher public
Regarde DJ Gigo te montrer
Montrer qu'y a pas de danseur sans chair
Et qu'la danse c'est d'la chair gigotante
Mais c'est aussi de la chair bon marché
Car la danse ne se vend pas cher
Et même s'y a pas de danseur sans chair
La danse se laisse voir pour pas cher.*

Insolent, aigre-doux et fendard, *Le show* ne se départira plus de ce ton. On y voit les chairs gigotantes, les nus suggestifs, serpillière en tour de taille, les travestissements pathétiques - Thomas Lebrun y demeure noble, jusque dans le grotesque. Il semble exploser dans une vérité sur soi conquise. On y compose un impur répertoire de "classique contemporain" se teintant ici de vogueing, se parfumant là au cabaret.

Des textes, nombreux, qui pourtant n'envahissent jamais, et des gestuelles théâtralisées, agressent les thèmes qui agacent en danse, du voyeurisme au désir suintant, de la question du genre (avec la belle invention d'un lexique *queer* en "ielle" pour il-elle), du dédoublement de l'artiste en *autruie*, grognements à l'appui ; et de l'inanité du mouvement libérateur. Ainsi s'invente le *théâtrop*. C'est un genre qui joue gros, avec légèreté. Dernier tableau : retour à la belle danse. Alors on se demande ce que cette danse rappelle. Et ce qu'elle fait oublier. Il y a du questionnement dans l'air. Ce qu'on aime.